

Dreamer contre Dreamer

André Thibault

Number 65, Fall 1995

Le rêve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13857ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thibault, A. (1995). Dreamer contre Dreamer. *Moebius*, (65), 111–115.

Dreamer contre Dreamer

André Thibault

Mes rêves contre mes rêves

Jouer à tes dépens le jour contre l'obscurité, fièvre obsédante. *Basta la musica! ecco la coda!*

Par sublimation.

Tu te reprendras la nuit, si tu veux. Mais le jour, j'utiliserai contre toi la ruse. Je puis te faire le coup de la poésie, par exemple. Me mettre de mon plein gré dans un état où le rêve et d'autres émotions que le désir prédominent. Mais je ne vais pas t'autoriser à tracasser mes jours. Je vais préserver la part diurne de ma vie... ne pas me laisser dominer par l'élan passionnel, ne lui concéder que la nuit s'il le faut.

«La mère se tenait debout près de la croix.» Préférant mille fois au cauchemar la douleur éveillée, elle étirait ce jour dans l'espoir qu'il ne finisse jamais. Il ne lui restait de plaisir que celui du contrôle. À condition de garder l'œil ouvert, elle et les copains finiraient bien par imaginer un sens à cet échec irréparable.

Il en advient de la sorte de tant de projets que j'ai mis au monde! Tu t'empares alors de mon deuil, tu soulèves mon sang, tu révoltes mes nerfs, tu ressuscites mes délires de grandeur et ton chœur de fantômes hante ma nuit, m'assomme de son tintamarre. Mais tu ne perds rien pour attendre: cette nuit va finir par finir. Dès la lueur du jour, je te jure que je reprends les choses en main.

En même temps, ce qui est aussi vrai, j'ai peur de la sexualité. Tu me l'as ensorcelée, rendue insoumise. Tu me donnes en songe des partenaires inacceptables, dans des lieux inadéquats, sous des regards désapprobateurs ou grossiers. L'angoisse, la honte gâtent mon plaisir. Et surtout la panique de ne plus m'appartenir, d'être l'esclave docile d'une fièvre sauvage surgie d'un gouffre inquiétant caché au fond de moi. Le rêve que je formule sur elle le jour venu renverse les rôles ; je l'apprivoise, elle m'obéit, se met aimablement à mon service.

Ému, je rends hommage à ceux et celles qui m'ont appris à dire « je ».

Un matin, gamin, j'ai vu au réveil les adultes atterrés. Un certain Gandhi, dont je n'avais jamais entendu parler, venait d'être assassiné. Qu'il tînt tant de place dans le cœur de gens qui ne l'avaient jamais vu m'inspira un rêve conscient, dont la supériorité sur mes élucubrations nocturnes ne me laissa aucun doute. Je m'évertuai à m'inventer des Gandhi et à leur fabuler le soir des exploits dont j'étais le fidèle second ; consciencieusement, j'en peuplais les songeries qui occupaient mes pensées dans l'attente du sommeil, espérant retarder ce dernier et l'obliger à calquer ses scénarios sur les fictions que je lui préparais. Peine perdue !

Quelques années passèrent et au héros politique de la non-violence succédèrent les compositeurs-interprètes de chansons. Ils me semblaient plus accessibles. J'en commis quelques-unes, très appréciées dans ma famille, du type qu'on fredonne encore dans le temps des Fêtes. Émule de Félix dans mes délires éveillés, j'ai toujours eu moins de chance la nuit. Les publics y sont de vrais publics, je suis projeté sur scène à l'improviste, je n'ai pas mémorisé mon texte, je dois utiliser des instruments dont j'ignore le b.a.-ba. C'est un fiasco dont seules me sauvent les premières lueurs de l'aube. Allez comprendre que mon paternel ait adoré dormir au point de demander à la chimie des secours dont l'excès ne cessa de me méduser... je suppose que ses rêves ne ressemblaient guère aux miens !

J'ai peur du conflit, également... beaucoup plus en fait que de la sexualité. Je n'envisage même pas de l'apprivoiser. Sur ce point, j'ai parfois réussi à t'imposer mes attentes, fièvre maudite. Tu me sers, à point nommé, des situations où je me réconcilie, le temps d'une évasion nocturne, avec les quelques personnes qui symbolisent dans ma vie toute l'hostilité que l'on rencontre chez ses congénères.

Mince victoire cependant. Parlons, puisqu'il le faut, de mes deux Allemagne. Non pas de l'Est et de l'Ouest, mais du jour et de la nuit. Le mur entre les deux tient toujours. L'une est antérieure à l'autre. Celle de mon enfance a envahi mes nuits. Celle qui faisait trembler les adultes alors qu'ils écoutaient fébrilement les comptes rendus des correspondants de guerre à la radio. L'incarnation du Danger, confondu alors avec le Diable. Casques d'acier, bombardiers, tintamarre des tanks et des motocyclettes autant que des bottes sur le pavé, officiers supérieurs à la casquette un peu renversée sur le côté et au sourire hautain plus pétrifiant qu'une grimace, ils ont modelé à jamais les agresseurs de mes cauchemars. Le cinéma ajouta plus tard les trains sinistres, transportant vers des destinations fatales des chargements humains assimilés à du bétail.

Un jour à Francfort, j'ai dû tenir un bout de conversation avec un résidant qui partageait ma table à une terrasse. De quoi parler si ce n'est de la ville ?

— The only two things I know about Francfort are, first of all, the annual Book Fair...

— Oh ! there are so other kinds of fair in this city !

— The other one is the Francfort school of philosophy.

— I never heard about it. What do you mean ?

— Horkeimer, Adorno and so on...

— Oh ! I see : this group of Jews !

Je fermai les yeux quelques secondes. Elles durèrent une nuit. Je m'empressai de revenir à la lumière du jour pour dévêtir mon interlocuteur de l'uniforme SS dont tu avais eu le temps de l'affubler. De la terrasse, je courus à la gare, m'informai de la direction du premier train et y sautai avec le même empressement que j'ai quand, au réveil, j'ouvre la radio dans l'espoir que *CBF Bonjour* me ramène au monde rassurant de la réalité.

L'autre Allemagne alors ? Je n'y ai accès que le jour. Je l'ai peuplée de Bach, de Rosa Luxembourg, de Brecht, de Schlöndorff, de von Trotta et de Cohn-Bendit. Sans oublier une jeune technicienne vétérinaire aux yeux noisette des environs de Stuttgart, avec qui j'ai tenté pendant deux heures de tenir une conversation dans un compartiment de train, le lendemain de ma fuite de Francfort. Elle était unilingue allemande, savait à peu près cinq mots d'anglais. Nous avons déployé une énergie folle et un

plaisir fou à essayer de nous comprendre. Lorsque nous nous sommes dit que nous avions chacun un oncle qui avait fait la guerre, les larmes discrètes qui brouillèrent nos regards n'avaient pas besoin de traduction.

Cette Allemagne de mes rêves éveillés se déploie au son des *Brandebourgeois*. Un Brandebourg revu et corrigé, épuré plutôt, par mon imaginaire. Des margraves délurés, portés sur le commerce et la culture davantage que sur les armes, y gagnent du terrain par le prestige sur les rustauds du voisinage. Annexant la Prusse, ils la dégrossissent comme les Grecs civilisèrent leurs conquérants romains. Des Hohenzollern, je ne retiens que le goût de Frédéric II pour la flûte, la littérature et la diplomatie. Le nom de cette famille sonne tellement plus doux que Ribbentrop, Goering ou Bismarck. Qu'ils aient rapidement pris un goût immodéré pour le pouvoir et les conquêtes concerne les historiens, non l'Allemagne que j'invente pour m'exorciser de la tienne.

J'aurais pu faire pire. Des disques ECM par exemple ! Un son tellement édulcoré qu'il me fait penser à un gaz euphorisant, vous savez, un de ces gaz qui font dormir ! Musique éthérée, disent ses admirateurs. L'éther, brrrr ! J'y ai goûté à l'arrachement de ma première molaire. J'ai rêvé que je mourais. Ça te bat sur ton terrain, car dans les histoires que tu me sers – noyades, poursuites par des chiens enragés, chutes du rebord d'un précipice ou du haut d'un avion – je ne laisse jamais ma peau. *Basta !* Retourne dans tes sombres repaires et laisse-moi parler à ma blonde.

Tes rêves contre leurs rêves

Bonjour, c'est moi. «Une chance que je t'ai !» Tu formules à mon endroit des rêves accessibles qui m'encouragent et me stimulent.

Leurs beaux rêves à eux deviennent mon cauchemar. Ils ont vu en songe le Maître, Source infaillible de la Vérité totale et finale, Redresseur de tout ce qui est tordu, Restaurateur d'un archaïque paradis. Grand bien leur fasse, je ne vais pas leur en vouloir de si bien dormir.

Mais c'est qu'au réveil, ils en redemandent ! Les voilà qui se mettent en chasse aux enseignants réels, et leur filet a des mailles si fines qu'il piège même les professeurs errants, ceux qui dispensent leurs charges de cours sur les grandes rues comme faisaient les poètes médiévaux. Au-

dessus de chacune de nos têtes, ils suspendent une épée de Damoclès qu'ils menacent de laisser tomber au moindre indice que l'un de nous pourrait différer de l'ultime Modèle. Ils nous confient leurs fils et leurs filles, leur mère qui refait sa vie, de jeunes cadres pleins d'espoir et de vieux cadres pleins d'amertume, de petits écorchés et de grands brûlés. Leurs cantiques hallucinants réclament des miracles d'où naîtrait un monde parfait, harmonieux et omniscient. On voudrait y satisfaire, tant il s'y lit de douleur face au monde tel qu'il est.

L'une de nous a craqué. Elle s'est suspendue elle-même au-dessus de sa chaise, là où pendait l'épée.

Redis-moi que tu ne partages pas leur rêve, que pour toi comme moi, cela vaut déjà la peine de favoriser quelques petits pas en avant chez les gens tels qu'ils sont. Redis-moi que si tu entrevois quelque démiurge dans les vapeurs de la nuit, tu le congédies dès le moment du jour où nos images intérieures recommencent à nous demander notre avis.

Mes monstres ont l'avantage de m'horrifier jusqu'à l'insupportable ; je n'ai de cesse alors que je me débarrasse de leur souvenir dès que se dissipent les brumes où ils se complaisent (et même avant... de plus en plus !). Il en va autrement du Maître, dont le spectre fascine ceux dont il fréquente la couche. Les tyranniques espérances qu'ils en gardent inspirent leur ingéniosité. Dans leurs laboratoires, ils en fabriquent des répliques humanoïdes qui se répandent ensuite dans les corridors et les bureaux. Ces portraits-robots – car ainsi les surnomme-t-on – se présentent ensuite devant chacun en brandissant un miroir à haute définition qui n'amplifie que les défauts, sans en omettre aucun.

Des architectes parmi eux cèdent, jusque dans leurs créations lucides, à l'envoûtement dont ils ne peuvent ni même ne veulent s'extraire. Ils dessinent des écoles où des sosies du Maître, avec un ensemble d'une incroyable cohérence, appliquent tous au même moment les mêmes moyens d'une efficacité à toute épreuve pour métamorphoser en génies et en citoyens exemplaires tous ces gens qui, l'instant d'avant, bégayaient, boïtaient, gaffaient, doutaient. Ils s'apprêtent à me convoquer pour apporter ma contribution à cette grande œuvre. Je m'enfuis à toutes jambes, comme la nuit. Mais c'est le jour : mes jambes m'obéissent et je sais que je vais te retrouver.

Vite, parle-moi de tes rêveries !